

L&G ①

Présupposés et bases d'une analyse de la langue

« Ayant tant d'intérêts à combattre, tant de préjugés à vaincre et tant de choses dures à annoncer, j'ai cru devoir pour l'intérêt même de mes lecteurs, ménager en quelque sorte leur pusillanimité et ne leur laissé apercevoir que successivement ce que j'avais à leur dire. »

Rousseau écrit ces lignes dans La préface d'une seconde lettre à Bordes, en 1752. ... pendant qu'un arrêt du Conseil du Roi ordonne la destruction de l'Encyclopédie.

Dans l'intérêt même de ses éventuels lecteurs, il faut, un jour, ne plus ménager que soi-même.

La linguistique est le nom commun d'un grand nombre de textes et ... de cours oraux parmi lesquels on trouve – peut-être – le plus grands nombre de plagiats plus ou moins grimés, et le plus grand nombre d'inepties, et ceci à un niveau tel que, déjà en 1894, Ferdinand de Saussure, l'auteur éblouissant du Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes ou De l'emploi du génitif absolu en sanskrit, et le prête-nom d'un ensemble de notes (prises par deux étudiants besogneux et arrivistes), écrit :

■ *Mais je suis bien dégoûté de tout cela et de la difficulté qu'il y a en général à écrire dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste ce qu'il fait ¹; en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue ; et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique.*

C'est en dernière analyse seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique, qui conserve pour moi un intérêt : et précisément je n'ai plus le plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée, et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier.

Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général.

Cela finira malgré moi par un livre, où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque, et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point où je l'avais laissé.... ■²

J'ai reproduit souvent ces lignes. Je les reproduis encore ici, parce qu'elles ne me semblent pas assez lues. Et, en plus, ce qui a été écrit ensuite n'a pas rendu obsolète ce jugement : bien au contraire ! Le bêtisier des écrits des « linguistes » - pris dans leur ensemble et malgré de notables exceptions - est très largement supérieur en volume... à ce qui peut être lu (sans crier au génie...), et cette constatation est aisée à faire : seule la suffisance de nombre d'entre eux dépasse encore en force la pesanteur de leurs écrits. La course à la publication – *rentabilité et compétitivité exigent* – contribue à la destruction d'hectares de forêts et à la pollution des rivières proches des usines de pâte à papier : en échange, on peut acquérir titres, postes et (faibles) rémunérations.

Il n'y a de linguistique que de langue et il n'y a pas de linguistique hors langue : toute tentative d'analyse et de formalisation hors langue ou (*trans-langue*) de langue... fabrique un texte non-linguistique : pour écrire autrement, la linguistique – *qui, comme projet unique, a l'analyse et la description de la langue* – ne peut pas analyser autre chose **que** la langue et ne peut ni l'analyser ni la décrire autrement **que dans** la langue. Quand elle décrit une langue *autre*, elle ne peut être qu'une stylistique comparée, même si, par prétention généralisante, elle utilise les biais de la G.L.E.

L'usage, le statut, la politique linguistique, la littérature, etc. sont des objets passionnants de la connaissance : ils ne font pas partie de la linguistique. La linguistique englobe, mais épure et convertit, ces disciplines : la « phonologie », la « morphosyntaxe », la « lexicologie », la « stylistique » (en fait elle *inverse* grammaire et dictionnaire).

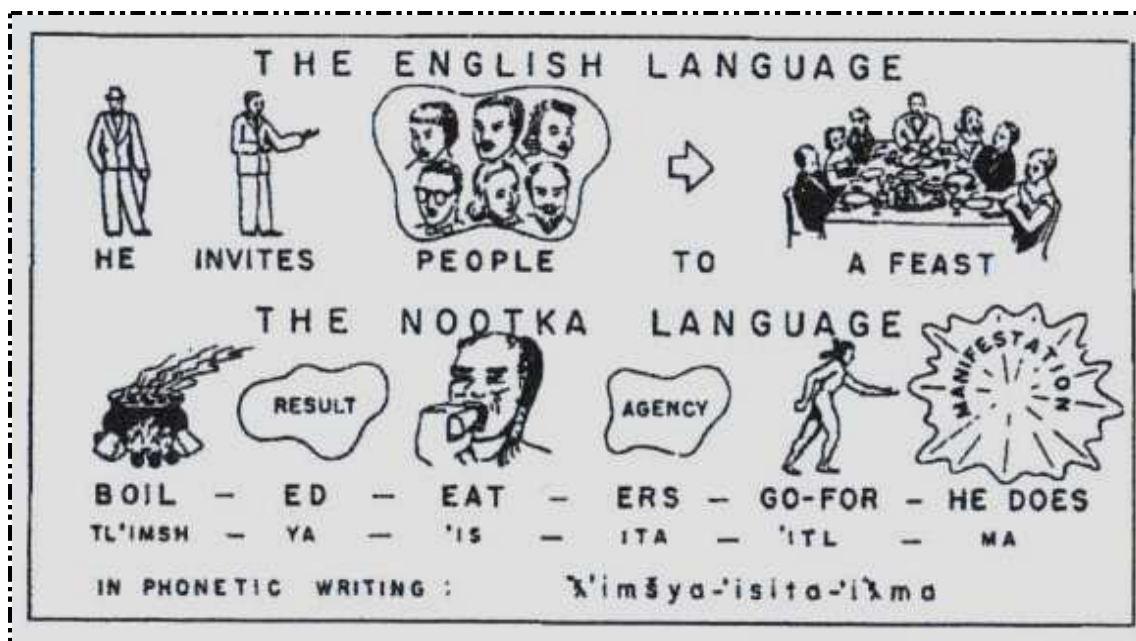
La « sémantique » est l'ensemble des textes qui cherchent à mettre en relation une langue et des faits du monde : ce n'est pas plus une science que

² Il s'agit d'une lettre adressée à Meillet (4 janvier 1894) et l'article figure dans Benvéniste, Cahiers Ferdinand de Saussure, 20 (1963), Librairie Droz, Genève, et dans Problèmes de Linguistique Générale, §3, "Saussure après un demi-siècle".

ne l'est le mode d'emploi d'un produit chimique, ou d'une construction mécanique, par exemple.

Chaque locuteur possède une épilinguistique qui l'amène à juger de la langue (ou des langues) qu'il possède, et que d'autres utilisent avec/face à lui. Cette **représentation** (qu'il se fait de la langue qu'il parle) varie selon sa structure même et selon les éléments qu'il isole.

Et voici – nous en reparlerons, une illustration d'une représentation comparée :



3

La linguistique – **attention portée par la langue sur elle-même (dans sa définition première)** – est, donc, consubstantielle à la langue et réflexe d'identification, mais la linguistique – **discipline (science ou savoir) « moderne »**, enseignée et ... trahie - est née, *historiquement* (donc), à la fin du VIII^e, dans l'Europe Centrale, dans les échanges conflictuels et fraternels entre les partisans de la Haskalah et les Hassidim, et découle de leurs préoccupations : de ce fait, c'est une extension universalisante et laïque de la théologie *juive*, et le yiddish est là où s'ancre la linguistique. Moses Mendelssohn traduit le Pentateuque en allemand, mais ce faisant, reconnaît la prééminence des langues **grammatisées** ; les Hassidim, eux, commentent en yiddish et prient aussi dans cette langue. Le passage du yiddish – en tant que forme « *dialectale* » ou « *abatardie* » de l'allemand - au statut de *langue juive* va trouver, sans cette lutte même, en « face-à-face », les raisons de sa justification. La résistance des Hassidim face aux tenants de la Haskala –

³ Whorf, B.L., 1956. Language, Thought, and Reality. (en français *B. Lee Whorf, Linguistique et Anthropologie, Denoël-Gonthier, 1969, pp 176*)

schématiquement *pro-yiddish* face à *pro-allemand* – dans une querelle entre égaux (en dignité religieuse), replace le yiddish au « niveau » d'une langue capitale (pour les Juifs et pour la civilisation) d'Europe et du monde, donc digne d'être étudiée et employée : *yiddish* et *allemand* « littéraire » ne sont pas éloignés : *mêmes* et *autres*. ... Naturellement l'indo-européanisme, plus tard l'aryanisme... et le nazisme, vont effacer la quantité énorme de linguistes de qualité ... juifs : à la suite de Renan ou d'autres penseurs de la droite européenne, va être gommé ou refusé le fait dominant de cette vérité : **la linguistique, en tant qu'elle est là pour se distinguer (et pour refuser les épikoures de la romanité chrétienne), est juive**. Ce qui est rayé des histoires (et de l'histoire elle-même) au profit de « valeurs » nationales « à la française » (sans fondement ethnique, linguistique ou régional) à visée politique, est l'apport indispensable et extraordinaire, *sans commune mesure avec la quantité de population*, des études juives ou faites par des Juifs.⁴ Les frères Grimm, eux-aussi, racontent des contes populaires, non pas des histoires édifiantes de petites filles de la bonne société écrits en langue littéraires par des comtesses désœuvrées, mais des *récits-qui-arrivent, comme ceux des shtetl*, aussi dignes d'écoute qu'eux : tous les textes authentiques – car c'est de « ça » qu'il s'agit - sont désormais égaux en dignité, et maintenant en intérêt et en valeur identitaire. Un profond mouvement *démocratique* en politique, illustré de façon éclatante (dans une Europe monarchisante et tyrannisée) par le *Bund* : Marx en sera un héritier. Et ce mouvement démocratique radical trouve son pendant dans la considération et l'étude des langues, *toutes les langues*, et ce, indépendamment (en théorie ou en projet !) des langues « nobles » ou « fondamentales » ou « de culture ».

La linguistique est l'étude *démocratique* des langues.

Décrire la langue par elle-même et pour elle-même reste cependant un *slogan*.

- *D'abord parce que la notion de « dialecte » s'accompagne – « logiquement »- de l'obligation de « n'avoir » qu'une métalangue, celle de la langue « qui a des dialectes » : les dialectes d'une langue se décrivent par la langue prise pour référence (et souvent pour origine) ;*
- *ensuite parce que la description d'une langue sert à l'enseignement prodigué à d'autres (que les locuteurs, plus ou moins natifs, de cette langue) : le point de départ de l'enseignement est un fait qui ne peut être négligé ;*
- *enfin parce que, dans les faits, la langue peut servir d'instrument de domination, et que les anglophones, francophones, lusitanophones ,*

⁴ *Qu'est-ce que le XX^e siècle sans Marx, Freud et Einstein ?*

hispanophones, russophones, et aussi arabophones et sinophones – pour citer les meilleurs dans la performance ! – n’avaient aucune inclination linguistique à l’universalité, sauf d’affirmer la prééminence de leurs jargons respectifs.

Il n’en reste pas moins que - simulée sur les langues déjà décrites (*la G.L.E. régnant...*) plus ou moins bien - l’analyse « linguistique » va imiter largement la grammaire établie, non sans soulever, ici et là, quelques apories de la grammaire traditionnelle. D’une certaine manière, la proximité des « résultats » de l’analyse « linguistique » avec les descriptions grammaticales va permettre à la jeune linguistique de trouver un statut (*de cadet remuant et espiègle, mais bien « de la même famille »*) dans le monde officiel cultivé.

Une lecture attentive de Martinet, par exemple (pour citer le plus représentatif de la linguistique universitaire officielle en France), montre facilement, qu’à l’opposé de ses propres affirmations théoriques, sa linguistique n’est qu’un plagiat d’apparence « scientifique » - assez maladroit d’ailleurs – de la « grammaire » la plus ... ringarde des années 50. Et sa connaissance réelle des langues couvre une surface géographique contenue – plus ou moins – entre la Savoie et le Jutland.

Cette proximité et cette différence (entre **grammaire** et **linguistique**) établies, le monde chrétien va s’y engouffrer, et les missionnaires du Livre vont investir rapidement les domaines défrichés : mais en tant que telle, la linguistique doit et devra s’opposer à la tradition stoïcienne, qui, avec l’expansion du christianisme helléno-latin, à répandu la **grammaire** sur les langues du monde : leur **grammatisation**. Il y a là un défi auquel les braves officiers des affaires indigènes, ou Jésuites fondateurs d’école, ne peuvent pas répondre.

Souvent est souligné l’importance du sanscrit, du « zend » ou d’autres formes de l’indo-européen, retrouvé dans cette naissance au XIX^e siècle de la modernité et de la modernité linguistique. La spécificité de ce siècle littéraire est le **roman**, le **récit** : la théologie reprend le **récit biblique**, le récit du début et de la marche « hors » d’Egypte, le récit de la vie, l’histoire des langues : diffuser un texte « de mission » pourrait parfaitement accompagner la recherche sans préjugé (grammatical) de départ : les études diachroniques portant sur l’Inde et l’indo-européen brillent alors ; elles supplantent même les études sur les langues sémitiques.

Le fait est juste, sauf qu'on « oublie » de mentionner *Sylvain LEVI, Jules BLOCH, Aurel STEIN, Arsène DARMSTETER, Edward SAPIR, etc.*⁵ qui se sont illustrés dans cette discipline – sans d'ailleurs se séparer autant qu'il aurait été nécessaire de la GLE contre laquelle... *ils auraient eu beaucoup à écrire !*

Je pense, après quelques dizaines d'années de lectures, que le noyau de cette interrogation réside dans la question de la nature du **כינוי** kinouyi, *sobriquet, prénom, attribut, ou substitut* : ce qui est dit à la place de ce qui est là, trop plein ou trop vide: *le commutable*" par excellence. Et, évidemment, au départ, ce qui est dit à la place de **יהוה** – le Tétragramme !

C'est « ça » qui fonde l'analyse linguistique elle-même et non l'« atomisme » qui semble la rattacher à la tradition gréco-latine : l'analyse linguistique isole des unités en « coupant » là où un autre individu pourrait se substituer à celui qu'elle isole... et vice-versa.

Soit **le-renard-mange-les-poules** et **Goupil,-le-rusé-compère,-mange-les-concubines-de-Chantecler** : deux items dans un corpus qui n'en contiendrait que deux) : si je compare, et « recouvre » le premier segment par le second – épreuve dite **commutation** ! -, on constate que... **autour** de *mange*, commun aux deux, et qui témoigne de la possibilité de commencer l'analyse (en négligeant ou supposant identique une distribution linéaire équivalente) *le-renard* commute avec

Goupil,-le-rusé-compère, et *les-poules* avec *les-concubines-de-Chantecler*: ce qui nous éloigne d'un quelconque « atomisme » !

Les commutations de plus en plus nombreuses (« passages à » ou *sobriquets, prénoms, attributs, ou substituts*) et successives pratiquées sur un item, en linguistique générale, isoleraient un fragment insécable – l'atome de la chimie de Lavoisier – à partir duquel se construirait *objectivement* l'analyse. Mais cette ressemblance est seconde. A partir de cet élément, comme dans le

⁵ BENFEY, BENVENISTE, BLACHERE, COHEN, BLOOMFIELD, BOAS, COHEN, GOLDZIER, GORDON, GOUGENHEIM, HALEVY, HARRIS, JAKOBSON, LEVI, MENDELSSOHN, PERELMAN (Ben-Yéhouda), STEINTHAL, SWADESH, WEINREICH, ZAMENHOF, et aussi CHOMSKY, COHEN, etc... pour ne citer que les plus connus de ceux que l'université du XX^e siècle (et les éditions...) ont laissé paraître, sinon simplement exister.

jeu de cubes, on pourrait construire des édifices innombrables, toujours ensuite ré-arrangeables : mais cette réponse « fabrique » une dichotomie inutile ici entre signifiant et signifié.

'ינ'י - le *kinnouyi* - est **un lieu** (être "*in absentia*") où **une particule commutable** (définie en métalangue) - sans limite de "registre", d'"articulation" ou de "champs sémantiques" – qui **se substitue** à une autre. Il peut s'identifier, dans de très grandes occurrences, par sa **classe** (groupe de ses commutables), et sa **définition**, son **commentaire particulier**, et **donc ses traductions**, fragments de textes toujours plus vastes tenus sur des textes toujours plus vastes.

Sa métalangue – **son commentaire** - est aussi celle - **celui** - qui décrit ses existences. En tant que tel, il permet de définir formellement le concept (et l'analyse) de **paraphrase**.

Nous organiserons ainsi, la lecture – et l'étude – critique des grammaires, lexiques et autres textes utilisant une terminologie linguistique en gardant, comme recours antagoniste, le **'ינ'י**.
En allemand: *das heißt (d. h.)*, en anglais: *i.e* !

La linguistique, née de la généralisation du **'ינ'י**, s'éloignera dès son point de départ de sa matrice originelle, pour « **s'aryaniser** » et rentrer dans le rang: mais en trahissant ses origines et ses exigences, elle devient le savoir batard que l'on connaît – assez à l'écart de la grammaire pour paraître rebelle (*à la façon des fils de riches, qui mangent du petit salé aux lentilles aux Deux Magots ...*) – mais beaucoup trop soumise pour décrire le peul, le gujarati ou le tahitien (et même... le français !) comme du |*peul*|, du |*gujarati*|, du |*tahitien*| ou du |*français*|.

Car il ne faut pas oublier un fait aveuglant:

■ *La discipline établie par les Grecs sous le nom de grammaire est une théorie largement apriorique. Il ne s'agit pas de savoir si elle l'est complètement ou en partie; il suffit de savoir si elle est rigoureusement empirique ou non. Une théorie à cheval entre l'apriorisme et l'empirisme est par définition apriorique, c'est-à-dire inadéquate à son objet, et on ne saurait y remédier par quelque accommodage qui servirait à corriger les erreurs les plus évidentes sans arriver à constituer une totalité cohérente.... C'est la grammaire gréco-latine qui constitue la base de la grammaire européenne. La grammaire classique, même sous ses aspects les plus*

modernes et les plus scientifiques, repose sur cette tradition forte et invétérée. La critique de la grammaire classique a été faite à maintes reprises. Mais il est difficile de s'en affranchir, et on est loin d'y avoir réussi jusqu'ici. De la doctrine classique la linguistique a passé dans une époque critique, mais le nouveau classicisme qui en devra surgir ne se dessine encore que vaguement, et les essais qui ont été faits pour établir une doctrine nouvelle tombent encore fatalement, et souvent sans en avoir conscience, sous le régime de la doctrine classique. Il est difficile de savoir oublier.⁶

... pour sauver la doctrine classique, il a fallu insister de plus en plus sur les caractères sémantiques qui sont apparemment plus constants, puisque plus universels. On s'éloigne de plus en plus de la structure morphologique. Mais on finit par découvrir que la constance des faits sémantiques est une illusion, et qu'ils constituent un point de repère extrêmement vague et fuyant... ■

La remarque « historique » hjelmslevienne porte sur l'histoire même de cette « greffe » de la grammaire sur le projet linguistique :

■*De la doctrine classique la linguistique a passé dans une époque critique, mais le nouveau classicisme qui en devra surgir ne se dessine encore que vaguement, et les essais qui ont été faits pour établir une doctrine nouvelle tombent encore fatalement, et souvent sans en avoir conscience, sous le régime de la doctrine classique. ■*

Notre propos – critique – vise justement à montrer les *rechutes* de la linguistique dans la réalité de ses productions : mais, en même temps, à proposer des fragments d'éventuelles solutions.

Pour ma part, après avoir lu assez soigneusement des dizaines de grammaires dans des dizaines et des dizaines de langues, des dizaines de courtes (ou moins courtes) publications dans des dizaines et des dizaines de langues... et avoir confronté ces textes aux textes dont ils devaient proposer l'analyse et la description adéquate, j'en arrive à penser, avec Saussure (*et en toute modestie !*)

■ ... sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, ■

⁶ "La structure morphologique", 1939, in Essais linguistiques, p.131-132.